

«Si l'on m'offrait une seconde vie, que ferais-je, du théâtre?»

Scène A 81 ans, Philippe Mentha joue Faust au Théâtre de Carouge, puis à Kléber-Méleau, qu'il a fondé il y a trente-cinq ans et qu'il dirige pour la dernière saison. Rencontre avec un géant de la scène romande.

Christophe Gallaz

On retrouve Philippe Mentha, 81 ans, sur la terrasse d'un restaurant de Carouge. Il y tiendra ce soir le rôle du maître dans «Mon Faust», de Paul Valéry, mis en scène par ses soins. Ce génie qui veut tout dominer du monde par la pensée, mais se trouve parasité par des pouvoirs misérablement terrestres, comme ceux du désir et de la séduction. On ne tracera pourtant nul parallèle entre cette figure et notre homme. Ça ne tiendrait pas.

Nous sommes à deux pas du théâtre que Mentha cofonda voici cinquante-cinq ans avec François Simon, son aîné comédien. Et nous sommes à soixante-dix kilomètres de ce Kléber-Méleau qu'il créa quatre lustres plus tard, à Renens (VD), avant de le diriger jusqu'à l'an prochain, puis d'en confier les manettes à son successeur Omar Porras. Ce sont là des noms, des périmètres, une trajectoire, et forcément un récit, que Mentha déroule joliment. Or on a commencé par couper mentalement le son de sa voix, pour mieux l'observer. Le voici donc assis à sa table, de biais, en inspecteur aguerri des réalités fugitives. Il y a du jus de tomate dans son verre, avec une rondelle de citron, comme un signal de fraîcheur en contrepoint de son visage, dont les rides évoquent moins l'âge que la malice et les pratiques du second degré.

Une présence physique immédiate

Plus tard on notera d'autres choses, dont celle-ci: si notre homme est doué pour la présence physique immédiate, il l'est aussi pour une oscillation sensorielle infime qui le décale en permanence de sa propre apparence. Par exemple, il porte un œil attentif sur son interlocuteur. Mais il ne rate pas un mouvement du petit trafic humain qui pénètre dans le restaurant, y reste pour boire ou manger, puis le quitte. Des acteurs à leur insu, bien sûr, sur une scène qui s'ignore.

Plus tard, quand on rétablira le son pour écouter Mentha sérieusement, on découvrira que les ressorts de sa vocation ne furent pas tous d'ordre littéraire, ni même culturel. Bien sûr, il égrènera des noms de professeurs intuitifs, d'œuvres musicales ouvrantes et de textes propulsifs. Et rappellera que les comédiens sont des êtres un peu perdus, comme est tout humain, et qu'ils se trouvent quelquefois par le truchement d'autres personnes. Mais on retiendra surtout ceci: «Mon goût du théâtre fut d'abord celui d'un jeu. Celui qui détermine la posi-



Philippe Mentha dans «Mon Faust», œuvre inachevée de Paul Valéry qu'il interprète et met en scène. Carole Parodi

tion des personnes dans l'espace. Je déteste ces fumeurs qui vont s'enkyster dans le chambranle d'une porte en y bloquant tout passage d'autrui. Mais j'aime les gens qui circulent à merveille dans les grands magasins ou dans la rue, à l'instar des poissons nageant par milliers dans leurs bancs. Une justesse élémentaire.»

Quand on interroge Mentha sur les raisons qui le poussèrent à créer deux théâtres érigés depuis lors en institutions officielles, on respire ses réponses autant qu'on les écoute. Elles sont comme l'air d'une salle de spectacle encore vide où l'on percevrait, au-delà de la scène et des sièges, ce mélange inouï de poussière et d'invention, de brico-

lage technique et de voltige financière, de répétitions chercheuses et de bénévoles infinis, au nom du désir populaire à susciter. Toutes choses qui sont aussi, d'ailleurs, les marques d'une époque.

La mécanique des sons

Plus tard, Mentha précisera qu'il a détesté d'emblée les tournées avec leur lot de spectacles à jouer dans des sous-sols, de décors à rapetisser constamment, de camions qu'il faut louer sans relâche, et d'exigences professionnelles à réduire au niveau des amateurs. Et qu'il lui parut préférable, alors, de conquérir un lieu puis un second. Or ce second, au fait, pourquoi? Pour une question

de salle, surtout. Mentha n'aimait pas les plans du nouveau Théâtre de Carouge, qui rétrécissaient le champ de vision pour les spectateurs sur les côtés, et s'en alla.

Ah, les salles, et la mécanique des sons et des voix qui s'y produit... Mentha n'aime pas les vociférations sur scène, ni les chuchotements réclamant du spectateur une performance d'écoute acharnée. Il a quelques images pour le dire. L'image de la balle qu'on expédie contre un mur pour qu'elle en revienne ni trop fort, ni trop doucement. Ou l'image des enfants qui se parlent parmi leurs camarades endormis dans un dortoir, mais ni trop fort au point de les réveiller, ni trop doucement au point de ne pas se comprendre. Une autre justesse, en somme, mais celle des sons, cette fois-ci, analogue à celle du mouvement guidant les poissons tout à l'heure.

«J'aime les gens qui circulent à merveille dans les grands magasins ou dans la rue»

Philippe Mentha, comédien

On demandera, pour finir: «Et maintenant, quelques mois avant la cérémonie de vos adieux au Kléber-Méleau, vous êtes dans le contentement ou dans la mélancolie?» «Ni dans l'une, ni dans l'autre», répondra Mentha. En ajoutant: «Si l'on m'offrait une seconde vie, que ferais-je, du théâtre ou ce dont m'a privé le fait de faire du théâtre? Je ne sais pas.» C'est prononcé sur un ton de légèreté. La route s'annonce d'ailleurs tranquille. Le réservoir fonctionne en douceur. Au plein des expériences passées succèdera le plein de celles à venir. Monter quelques pièces, découvrir des textes, ou prendre des vacances en octobre.

En partant, le comédien me sonde, à peine coquet: «Et vous pourriez faire quelque chose de toute cette purée?» Une mise en scène, pardi. ■



A voir

«Mon Faust», de Paul Valéry, mise en scène de Philippe Mentha, Théâtre de Carouge (GE), jusqu'au 19 octobre (salle Gérard-Carrat), puis au Kléber-Méleau, à Renens (VD), du 28 octobre au 16 novembre.

Lust (Mon Faust)

Article paru sur le blog de L'Agenda, le 29 septembre 2014
(<http://blogagenda.wordpress.com/2014/09/29/lust-mon-faust/>)

Salle Gérard-Carrat (Théâtre de Carouge), le 26 septembre 2014

« **Assez, Lust ! Finissez-en, ici on ne rit pas !** » (Faust, à Lust qui rit aux éclats.)

Le metteur en scène Philippe Mentha interprète, finalement, ce célèbre personnage issu d'un mythe germanique datant du XVI^{ème} siècle et repris par le texte inachevé de Paul Valéry. L'histoire est celle d'un homme, soupçonné d'avoir pactisé avec Méphistophélès (ou pour faire simple : le diable) afin de prolonger sa vie. Faust se trouve en effet tiraillé entre son aspiration à la connaissance (dont il souhaite repousser les limites) et sa charmante secrétaire Lust, qui l'attire inexorablement vers un désir sensuel. Cette dualité de l'âme menant à l'aporie, c'est là qu'intervient celui à qui Faust a déjà pensé des milliers de fois : celui qui séduit en répandant le parfum de « la fleur la plus flatteuse à l'odorat ».

Voici, déjà, l'une des idées géniales que l'on décèle dans cette version du récit, où Emmanuelle Ramu joue son rôle plus vrai que nature. Non seulement l'insidieux être qu'elle incarne apparaît élégamment vêtu, mais ses effluves emplissent la salle dans laquelle le public « sent » arriver celui qui est « ce que l'on veut ». Autre prouesse, cette fois visuelle : dans le dernier acte de la pièce, une ombre semble nous parler au même instant que le véritable corps disparaît dans l'obscurité, dans un effet de dédoublement extrêmement efficace.

L'ambivalence des protagonistes se traduit également par le positionnement des acteurs, qui se répondent souvent d'un côté à l'autre de la scène et dont on suit parfois les dialogues presque à la manière d'un match de tennis. De plus, comme un écho, l'arrière-plan du décor y apporte aussi sa touche : en intérieur la bibliothèque aux nombreux livres s'estompe dans les ténèbres, alors que le fond du jardin donne sur des vagues se fondant en un tumulte.

« Prenez garde à l'amour ! », nous offre Maître Faust, tandis que son attirance pour Lust le consume. « Convulsion grossière ! », nous dit-on au sujet du rire. Dans ce « remue-méninges » ajoutez encore nombre d'allitérations et jeux de mots sur le feu de l'enfer, ou encore références au contexte historique dans lequel rédige l'auteur, vous observez ainsi la « Lust de cristal » porter une jupe flamboyante.

Vous l'aurez compris, cette comédie est celle à la fois du détail et de la richesse. De Goethe à Valéry, prenez donc surtout le temps de vous instruire sur [la chasse aux sorcières](#) et [le personnage de Faust](#) (plusieurs activités *Autour de Mon Faust* sont prévues) afin de mieux appréhender un [contenu](#) pour lequel les interprétations ne manquent pas.

Lust, tiré du diptyque *Mon Faust*, est à voir, entendre et sentir au [Théâtre de Carouge](#) (salle Gérard-Carrat, rue Ancienne 57) du 16 septembre au 19 octobre 2014, puis au [Théâtre Kléber-Méleau](#) du 28 octobre au 16 novembre 2014.

Texte: Michael K.

théâtre de carouge et théâtre kléber-méleau

Mon Faust

Avec Philippe Mentha, on ne sait plus quel homme on a en face de soi : le metteur en scène de *Mon Faust* ? le co-fondateur avec François Simon du Théâtre de Carouge ? le comédien qui endossera le rôle de Faust ? le directeur qui lâchera les rênes du Théâtre Kléber-Méleau en juin 2015 ? Pour l'heure, Philippe Mentha, l'œil perçant et le propos malicieux autant que précis, met en scène la pièce inachevée de Paul Valéry à Carouge avant qu'elle n'aille à Kléber-Méleau. On viendra cependant voir Philippe Mentha aux manettes mais également sur scène puisqu'il endossera le rôle de Faust.

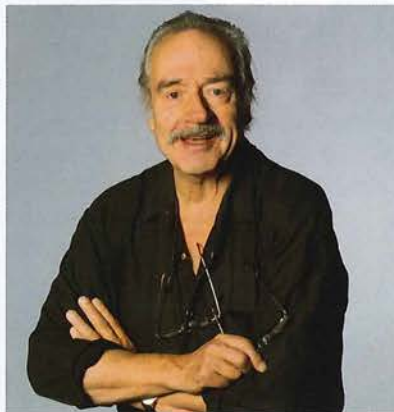
Philippe Mentha le comédien, Faust le personnage, Paul Valéry l'écrivain : un jeu de miroirs et de doubles fascinant. Interview.

Paul Valéry est un écrivain et poète secret, oublié ou méconnu aujourd'hui ; qu'est-ce qui vous a conduit jusqu'à lui ?

D'abord des souvenirs de collège, quand il était encore étudié. Puis la lecture de *Mon Faust* dans les années septanté, lecture oubliée mais restée en arrière-plan comme il arrive souvent au fil de nos lectures. Dans les années nonante, j'ai relu *Monsieur Teste* (livre culte du mouvement surréaliste, ndlr), qui m'a ramené à Paul Valéry. Les textes nous accompagnent dans l'ombre et séduisent plus ou moins et tout à coup il arrive que l'on revienne à l'un d'entre eux. Les déclencheurs ont été dans ce cas précis Michel Jarrety qui a écrit il y a six ans plus de mille six cents pages sur Paul Valéry et la biographie très récente par Benoît Peeters. Mais le chemin vers l'œuvre reste une approche très personnelle. On monte une œuvre pour voir ce qu'il y a dedans et se lancer est toujours une aventure. Au début on ne sait pas pourquoi. On risque de couler ou d'émerger face à cet iceberg.

Le mythe de Faust, les concepts de Bien et de Mal sont-ils encore aussi prégnants qu'ils ont pu l'être ? En tenez-vous compte dans votre approche du texte ?

Non, car mon but est de faire aimer le théâtre. Par ailleurs, il n'est pas exact de dire que le Bien et le Mal ne font plus partie de notre époque : les médias se font l'écho quotidiennement de bonnes ou de mauvaises actions. On trouve partout des exemples de Mal déguisé, à la différence près qu'on aime aujourd'hui classer et opposer : c'est d'un côté mère Teresa et l'abbé Pierre, de l'autre les assassins et les crapules,



Philippe Mentha © Philippe Maeder

sans rien entre deux. On entend les médias dire que tel assassin était *pourant* un bon père de famille, comme si l'ambiguïté n'existait pas. On croit être sorti du moyen âge où les puissants et l'Eglise représentaient le Bien, et les voleurs et les pauvres le Mal. Pourtant les superstitions ont la vie dure. Il n'y a qu'à voir le débat en France autour de la laïcité qui ne devrait pas tout autoriser, selon certains, y compris sur une scène de théâtre.

On présente généralement *Mon Faust* comme une inversion du mythe, Faust étant celui qui sollicite Méphistophélès.

Il ne s'agit pas selon moi d'un pacte inversé car il ne mène nulle part. Faust emmène Méphisto et Lust dans divers lieux du monde, de même que l'auteur voyage dans un monde imaginaire, enchanté, magique grâce à la présence de Méphisto. Il lui montre le mal que peuvent faire les hommes (l'atome, la guerre, le national-socialisme, l'extermination), ce qui fait du prétendu Malin un personnage de conte dépassé. Or Paul Valéry ne croit ni Dieu ni Diable. L'homme est libre et responsable de ses actes, il a donc tout

seul retrouvé le chaos initial pendant que Méphisto n'a fait que se reposer dans la paresse de son éternité. Il ne faudrait cependant pas voir la pièce comme une dissertation philosophique. C'est un jeu parcouru par l'humour, une fantaisie, une « comédie ». Paul Valéry écrit à la fin de sa vie un texte sur Faust qui veut écrire sur sa vie et ne le fait pas car ce n'est qu'une envie sur le plan des idées. Le savant veut dicter à sa secrétaire Lust (joie, plaisir en allemand) un mélange de vrais et faux souvenirs mais abandonne très vite, comme Paul Valéry abandonne sa pièce – plus qu'il ne la laisse inachevée – comme on abandonne sa vie. Dans le deuxième acte, c'est le soir, comme c'est le soir de la vie de l'auteur. Pour conclure sur le mythe de Faust, la légende fait surtout cadeau à Paul Valéry d'une re-création et l'auteur en échange fait cadeau d'une nouvelle existence à son personnage. Il n'y pas de création ex nihilo : on recrée, on varie à partir d'autres matériaux.

Que diriez-vous du personnage de Lust ? Quelle différence avec la Marguerite de Goethe ?

C'est la secrétaire de Faust, donc sa muse ou son inspiratrice, femme désirable qui le détourne de son objectif. Elle fait renaître les souvenirs, vrais ou faux, avec toute l'ambiguïté que cela recouvre. Il n'y a là rien de vraiment autobiographique de la part de l'auteur : il reprend une vie de Faust à qui il prête une vie de plus, le disciple étant le jeune Faust. On peut néanmoins évoquer cette nuit de Gênes où le jeune Valéry de vingt-et-un ans a abjuré l'amour et la poésie. Il lui a fallu très longtemps pour y revenir. La pièce est donc un miroir imaginaire de l'esprit et des souvenirs de Paul Valéry.

Vous avez choisi d'interpréter le rôle de Faust ; cela ajoute-t-il à la difficulté ou au plaisir de votre travail de metteur en scène ?

Jusqu'à Brecht, une longue tradition dans le théâtre faisait que jouer conduisait à la mise en scène. Ensuite on a dissocié les deux. Je dirais que c'est parfois une complication et parfois un avantage. Mais le plaisir est présent lors des représentations – plus que lors des répétitions – malgré le trac que l'on éprouve pour les autres et pour soi-même.

Propos recueillis par Laurence Tièche Chavier

Mon Faust, Théâtre de Carouge, salle Gérard-Carrat, jusqu'au 19 octobre. Théâtre Kléber-Méleau, du 28 octobre au 16 novembre.